

Philoctete, tragedie, par M. de Chateaubrun, de l'Académie française

Auteur : Châteaubrun (de), Jean-Baptiste Vivien (1686-1775)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

78 Fichier(s)

Les mots clés

[Tragédie en 5 actes et en vers](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-Yth-14103

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb124622530>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques 4]-74-[1] p. ; in-12

Date

- 1755-2-22 (date de la 1ère représentation à la Comédie Française)
- 1756 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, chez Brunet

Relations entre les documents

Collection Philoctète

[Philoctète, tragédie en cinq actes et en vers](#) *a pour édition approuvée cet ouvrage*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Notice créée par [Élisabeth Barthélemy](#) Notice créée le 29/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

PHILOCTETE,

TRAGÉDIE,

Par M. DE CHATEAUBRUN,
de l'Académie Française.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez BRUNET, Imprimeur-Libraire de
l'Académie Française, vis-à-vis
les Mathurins.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy



A SON

ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

*Vous m'avez permis avec bonté de vous présenter PHILOCTETE ; votre modestie se-
vère me gêne sur tout le reste, tout éloge m'est
interdit. Le Public a sur moi à cet égard un
avantage dont vous me privez ; il n'a pas
besoin de votre aveu pour dire hautement que
vous avez les qualités si rares qui sont ado-
rer les personnes de votre rang, la douceur,
l'affabilité, la sensibilité pour les malheurs
des hommes. Vous savez goûter le plaisir déli-
cieux d'être aimé, & vous savez le mériter.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, CHATEAUBRUN.

PERSONNAGES.

PHILOCTETE, Roi d'Eubée.

ULISSE, Roi d'Ithaque.

PIRRHUS, Roi de Thessalie.

SOPHIE, fille de Philoctète.

PALMIRE, Gouvernante de Sophie.

DÉMAS, Officier considérable dans
l'armée des Grecs.

Troupe de Soldats.

*La Scène est dans l'Isle de Lemnos, à vue
de la caverne qui servoit de retraite
à Philoctète.*



PHILOCTETE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

JE brûle de descendre au rivage de Troie,
Eh pourquoi donc, Seigneur, différez-vous ma
joie ?
Vous ne m'avez point dit quand j'ai quitté Scyros,
Que je dussis aborder aux rochers de Lemnos,
Desert épouvantable, île inculte & sauvage,
Dont tant d'écueils cachés nous fermoient le pas-
sage.

Ulysse avoit-il vu cet horrible climat ?

ULISSE.

Philoctète y respire, & peut sauver l'Etat.

A

PHILOCTETE,

PIRRHUS.

Vous faites donc Pirrhos d'un espoir téméraire ?
S'attend que mon bras seul vous soit nécessaire.

ULISSE.

Philoctete avec vous doit être notre appui ;
Sans vous il ne peut rien, et Pirrhos rien sans lui ;
S'il ne retourne au camp, loin de recueillir Troie,
Des armes des Troyens nous deviendrons la proie.

PIRRHUS.

Quel présage, Seigneur ! d'où vous vient-il ?

ULISSE.

Des Dieux.

Il est temps d'exposer leur oracle à vos yeux.
Les Grecs, les épouvantés de la perte d'Achille,
Aux autels de leurs Dieux cherchent un asile ;
Mais le Ciel en courroux ne les rassura pas :
N'attendant rien des Dieux, leur répondit Cal-
chas,

Vous allez tous périr, votre armée est démise,
Si je ne vois au camp Pirrhos & Philoctete.
Les Oracles, Seigneur, de sa bouche sortis,
Jamais par le Destin n'ont été démentis.
Après nous lui d'un siège, où l'Asie dévouée
Voit exposé en suspens flétri sa destinée ;
Après tant de travaux pour la gloire entrepris,
Le carnage & la mort en deviendront le prix.
Nous périssons, Seigneur, vous, moi, la Grèce
entière,
L'opprobre nous attend au bout de la carrière.

TRAGÉDIE. 3

P I R R H U S.

Je vais à Philoctète annoncer . . .

O L I S S E.

Demeurons

Apprenez des malheurs dignes d'être pleurés,
Brûlez contre les Grecs d'une haine terrible,
Il va vous offrir un obstacle invincible.

P I R R H U S.

Lui, Seigneur? Quel motif altère son courroux?

O L I S S E.

Ce secret n'étoit point parvenu jusqu'à vous,
Vous étiez à Scyros, Seigneur, & votre enfance
N'étoit sur un temps propre à votre confiance,
Votre aine à peine alors s'éleva à la raison.

Ce fut les premiers jours de l'âge d'Hion

Qu'Hector vint sur les Grecs enlever son cortège,

Nous laissant pour la suite un funeste piégage.

Philoctète ayant eu son caractère armé,

Un Troyen le blessa d'un dard envenimé.

Je dois vous informer de son état barbare :

Par d'horribles douleurs le poison le déclare,

Mais son ardeur est dans un profond tom-

Et sous la douleur se succède au repos :

A peine ce Grief est revenu, il la lumière

Qu'il retrouve la voix & la force première

Jusqu'à s'ouvrir accès sans cesse renouvelé.

L'art égale sur lui les secours impuillans.

A j

PHILOCTETE,

Philoctete en devint impatient, farouche,
Le murmure & les cris s'échappent de sa bouche,
Il accabloit les Chefs de reproches sanglans,
Et trouvoit leur courage & leurs travaux trop
lens.

Not conseils les plus surs lui paroissoient timi-
des,

Ses reproches sur-tout tomboient sur les Atides,
Tant de Rois insultés ne purent l'endurer,

J'eus un ordre secret de les en délivrer,

D'un dépit simulé colorant ma retraite,

Sur mes pas aisément j'engageai Philoctete.

On l'amena à Lemnos, on trompe son conseil,

Et nous le laissons seul en proie à son effroi.

P I R R H U S.

Du sanglant si sanglant dois devancer son amir.

U L I S S E

Ainsi n'agitez point la tumeur qui l'enflame,

Sans charger votre abord de discours superflus,

Qu'il apprenne de vous que vous êtes Pirthus,

Qu'en revenant de Tanie emporté par l'orage,

Vous avez malgré vous abordé ce rivage.

Sur-tout gardez-vous bien qu'il puisse soupçonner

Qu'Ulisse est à Lemnos, & vient pour l'emmener.

Vous lui direz encor qu'après la mort d'Achille,

Aux peuples des Grecs vous tendant trop facile,

Vous quittez Scyros pour venir dans leur camp;

Que tout vous revolta dans un siège si lent,

TRAGÉDIE. 5.

Que pour comble d'horreur, Ulysse & les Atrides,
 Déclatant sans pudeur des intérêts forlides,
 Vouloient vous ravir le botin & les droits
 Qu'Achille vous acquit par tant d'heureux exploits ;

Qu'indigné contre un Camp où règne l'injustice,
 Vous allez loin des Grecs, & sur-tout loin d'Ulys-

se
 Cultiver des amis plus dignes d'un Héros,
 Et que vous repreniez la route de Scyros,
 Alors ne doutez point, Seigneur, que Philoctète
 Dévot des ennais d'une longue retraite,
 Et contre tous les Grecs exhalant son courroux,
 Ne brûle du desir de partir avec vous.

Si-tôt qu'à notre bord nous viendrons notre
 grece,

Le vaisseau qui l'attend sur route vers Troie,
 En deux heures au plus, sans l'avoir soupçonné,
 Ce Gaillard dans le camp peut être ramené ;
 Et des honneurs alors prodigués sans mesure,
 Lui feront aisément oublier son injure.

P I R R H U S.

Cette Junie, Seigneur, trop peu digne d'un Roi

U L I S S E.

Mais cette Junie, celle à qui nous elle :

P I R R H U S.

A moi.

U L I S S E.

Eh pourquoi donc, Seigneur :

A ij

6 PHILOCTETE,

P I R R H U S.

L'honneur doit vous l'apprendre.

Je verrai Philoctète, de loin de le surprendre,
Je lui dirai sans tard l'Oracle de Calchas.
S'il balance un moment à marcher sur mes pas,
Mon bras . . .

U L I S S E.

Connoissez-vous ce Guerrier redoutable,
Qui, comme Hercule même, intrépide, indomp-
table,
Accompagna par-tout les pas de ce Héros,
Et partagea sa gloire ainsi que ses travaux ?

P I R R H U S.

Eh ! croyez-vous, Seigneur, que mon cœur s'in-
timide

Aux récits des hauts faits du successeur d'Alcide ?
Ses exploits glorieux, loin de m'épouvanter,
Même à les surpasser ne font que m'exciter.
Hercule l'aide-il de son pouvoir suprême,
J'irais le défier dans les bras du Dieu même.

U L I S S E.

Ah ! Seigneur, j'aime à voir dans ce noble cour-
roux

Qu'Achille vit encre, & qu'il respire en vous.
De ce fier sentiment j'admire la noblesse ;
Mais de vous deux dépend le destin de la Grèce,
Si l'un de vous, Seigneur, périt dans le combat,
La Grèce est sans ressource, & vous perdez l'Etat :

TRAGÉDIE. 7

Vous renoncez vous-même, en prenant cette
voie,

A l'honneur immortel de vous venger de Troie.

P I R R H U S.

Le poids de la raison peut le déterminer,
Par son propre intérêt je pourrai l'entraîner.

U L I S S E.

Un affront porte au cœur une profonde atteinte:
Achille n'eût jamais tant de sujets de plainte;
La voix même des Dieux ne put le défatmer.
Philoctète n'eût pas plus facile à calmer.

P I R R H U S.

En vain vous insistez, quoique vous puissiez dire;
Je suivrai les conseils que la vertu m'impose;
Elle agit sans contrainte, et parle ouvertement;
Je vous serais mal par le déguisement.

U L I S S E.

De quel intérêt vous supposez-vous posséder?
Du grand air de séduire les Grecs?
Il est peu de mortels sots, à les raisons;
Que les rois ne surmontent par leurs actions;
Et comment gouverner sans leur qu'on veut de
L'écarter des passions qui veillent sur nous de près;
Et faire consentir au bonheur général,
Tant d'intérêts divers qui s'accordent si mal;
Trop de cas, pour en joindre à la cause publique,
La probité allie avec la politique.

Aiv

8 PHILOCTETE,

Le bien de la patrie est la première loi :
Le salut de l'Etat doit seul guider un Roi.

P I R R H U S.

Je vois l'utilité de vos leçons sublimes,
Et cependant mon cœur répugne à vos maximes ;
Et d'un remords pressant aussitôt combattu,
J'entends gémir l'honneur & frémir la vertu.

U L I S S E.

Fais-moi donc vers Scyros une retraite prompte ;
D'un siège malheureux épargnez-vous la honte.

P I R R H U S.

Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous mes pas

U L I S S E.

A mes conseils, Seigneur, ne résistez donc pas,
Ulysse vous promet une gloire complète.
Je vous déjà Pirrus rival de Philoctète,
Par mille exploits hâillans effacer ce héros.
La Grèce vous devra son salut, son repos ;
La victoire immortelle est aux portes de Troie ;
Et n'attend que Pirrus pour lui livrer sa proie.
Je vois Péris, Enée, Hécube, Antenor,
Et ces braves Grecs que commandoit Hector,
Opposés à vos coups un courage inutile,
D'un sang trop tard versé payer le sang d'Achille ;
Et les Dieux des Troyens avec eux confondus,
Céder, quoiqu'en courroux, aux armes de Pi-
rrus.
Sous vos sanglantes mains je vois couler la sa-
ng.

TRAGÉDIE 2

P I R R H U S.

Par quel ressort puissant vous enlevez mon ami !
D'un préloge si beau mes sens sont transportés,
Et vos projets, Seigneur, vont être exécutés.

U L I S S E.

Je reconnais au vaisseau ? car de votre prodence :

SCÈNE II.

P I R R H U S, D É M A S.

P I R R H U S.

Où trouver ce Guerrier dans ce désert immense ?

Mais je crois remarquer des vestiges humains,
Qui vers cet autre Asileux présentent des chemins.
Serois-ce donc, Démas, l'effroyable retraite,
Où la rigueur du Sert réduiroit Philoctète ?
Entrons-y.

D É M A S.

Permettez que j'y guide vos pas.

P I R R H U S.

Non, non, mes yeux d'abord verront, . . . n'a-
vance pas.

Quand Pirrus prononce ces mots, il est à l'en-
trée de la Caverne, & de là.

A v

10 PHILOCTÈTE,

DÉMAS.

Eh pourquoi donc, Seigneur ?

PIRRHUS.

Mon œil souvient à peindre
Cet horrible tableau de la misère humaine,
Quelques vases grossiers que le besoin construit,
Des feuilles, des lambeaux qui lui servent de lit.

DÉMAS.

N'en doutez point, Seigneur, c'est la triste demeure

Où ce Guerrier fameux attend sa dernière heure.

PIRRHUS.

Philoctète, grands Dieux ! le plus grand des mortels,

Devoit-il essayer des tortures si cruels !
Que de maux différents les hommes ont à craindre !

Hélas ! quand nous naissons, que nous sommes à plaindre !

DÉMAS.

Bienôt un sort plus dur nous rendra ce Héros.

PIRRHUS.

Démas, qu'a-t-il donc fait pour souffrir tant de maux ?

Des reproches trop vifs, mais trop justes peut-être,

Que les suites des Chefs avoient pu faire naître.

DÉMAS.

Il ne peut être loin.

TRAGÉDIE *en*

PIRRHUS.

Cherchons de toutes parts

Nos cils . . .

SCÈNE III.

PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE,
DÉMAS.

PIRRHUS.

Mais quel objet vient frapper mes regards !
Que d'attraits ! Notre aspect embarrasse son ame.

SOPHIE.

Ah ! Palmire , rentrons.

PIRRHUS *la suivant.*

Où fuyez-vous, Mademoiselle ?
Regardez-vous les Grecs comme des ennemis !
Que verrez-vous ici qui ne vous soit soumis ?

SOPHIE.

Depuis que nous vivons dans cette île sauvage,
Aucun autre tribunal n'a habité ce rivage.
Ma surprise, Seigneur . . .

PIRRHUS.

Mais si j'en crois mes yeux,
Cette île en ce moment est le séjour des Dieux.

A vj

12 PHILOCTÈTE ;

S O P H I E.

C'est le séjour, Seigneur, de mon malheureux
 Le soleil à regret y répand sa lumière ;

Les flancs de ce rocher nous offrent le couvert ;
 Et nous habitons seuls cet horrible désert.

P I R R H U S.

Et quel est ce mortel qui vous donna la vie ?
 Quel être fait à mes yeux est bien digne d'envie ?

S O P H I E.

Ignorez-vous le sort de ce généreux Roi,
 Qu'aucun tyran n'osa regarder sans effroi ?
 Il fut l'amant, Seigneur, le compagne d'Achille ;
 Hélas ! il succomba sous un complot perfide.
 Aujourd'hui, Philoctète au comble des douleurs,
 N'a dans son désespoir de secours que mes pleurs.

P I R R H U S.

Que je plains les rigueurs d'un destin si sévère !

S O P H I E.

Ah ! Seigneur, plaignez-moi de voir souffrir mon
 Faut-il que dans un tel lieu je sois seul à mourir ?

Parmi tant de malheurs je ne sens point les miens,
 Et mon cœur déchiré ne souffre que des siens.

à gauche. P I R R H U S. à Sophie.

Quels sentimens, grands Dieux ! Mais vous par-
 ties, Madame,

D'un complot dont la fraude avoit tissé la trame ;
 Vos yeux éclatèrent-ils les déserts de Lemnos,
 Quand un piège odieux y surprit ce héros ?

SOPHIE.

Non, Seigneur, j'habitois la superbe Méthone,
 Sous les loix d'un tuteur qui régnoit près du trône.
 Ma mère ne vit plus, Sophie est le seul fruit
 D'un hymen que trop tôt les Parques ont détruit.
 Palmire m'élevait; me tenoit lieu de mère;
 On nous cela long-temps le destin de mon père.
 Je découvris enfin le sort de ce Héros,
 Je cachai mon dessein, & partis pour Lemnos.
 Hélas! j'en approchois, quand un cruel naufrage
 Me fit en gémissant regarder ce rivage.
 Nos tristes compagnons dans les flots engloû-

is,
 A peine du vaisseau purent voir les débris:
 Le ciel me secourut par pitié pour mon père;
 Il crut que mon secours lui seroit nécessaire.
 Oui, je crus voir Hercule en ce pressant danger,
 Qui repoussoit les flots prêts à nous submerger:
 Il revint dans nos cœurs notre amitié fugitive,
 Et son bras bienfaisant nous poussa sur la rive.
 Nous appellions mon père, il s'avança vers nous.
 Que n'espérai-je point dans un moment si doux!
 Avec quelle tendresse il essuya mes larmes!
 Combien sur mon état témoigna-t-il d'alarmes!
 Quels mouvements confus de joie & de pitié,
 De sanglots mutuels qu'excitoit l'amitié!
 Les périls de la mer, mes craintes, ma misère,
 J'oubliai tout, Seigneur, en embrassant mon
 père.

14 PHILOCTÈTE,

PIRRHUS.

Je conçois les transports qu'il a dû sentir :
Mais pourrois-je le voir avant que de partir ?

SOPHIE.

Oui, Seigneur. Dans le sein de la triste indigence,
C'est son arc qui pourvoit à notre subsistance,
Et moi, je me console en voyant la douleur
Que le soin de nos jours ajoute à son malheur.
Nous venons dans Lemnos pour secourir mon

père,

Et nous multiplions sa peine & sa misère.
Il erre dans les bois assez près de ces lieux ;
Je reviens sur mes pas, & l'amène à vos yeux.

SCÈNE IV.

PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

Qu'on nous verra de voir les grâces ingénues,
Voulez tous les vœux dont elles sont pourvues.

DÉMAS.

Ce spectacle, Seigneur, a pu plaire à vos yeux ;
Mais, vous devez aux Grecs des soins plus pré-

cieux.

PIRRHUS.

Vingt Rois ont supplicé pour les charmes d'He-

lène,

Qui mérita toujours moins d'amour que de haine,

TRAGÉDIE. 15

Sophie unit aux traits dont Poëil est enchanté,
Tous ceux que l'innocence ajoute à la beauté.
Dans le récit touchant des malheurs de son père,
Brilloit de la vertu l'aimable caractère.
En voyant ses regrets où se peint la candeur,
Ses larmes qu'embellit une noble pudeur,
Pour être l'objet d'un de sa pitié secrète,
Mon cœur eût accepté le sort de Philoctète.

D É M A S.

Quels sentimens, Seigneur ?

P I R R H U S.

Lequel ? Sentimens de pitié,
Ou peut-être un penchant à le rendre amié.
Où, mon cœur transporté nageroit dans la joie,
Si de ses regards, Démas, je les avois à Trois.

D É M A S.

A ne vous rien celer, je vois avec terreur
L'effroyantable écueil où donne votre cœur.
Attachez-vous, Seigneur, à la mort dévorante,
Quel autre objet faut-il à votre ame flottante ?
Hélas ! le bras des Dieux s'est fermé sur nous.
Tout le camp est marqué du sang de leur cour-
roux.

C'est peu pour des Guerriers que de perdre la vie,
Mais nous la perdons tous couverts d'infamie.
Il n'est point d'autre espoir que puisse ici s'offrir,
Rendez-nous Chancelier, ou nous allons périr.

P I R R H U S.

Il paroît.

SCÈNE V.
PHILOCTÈTE, PIRRHUS;
SOPHIE, PALMIRE, DÉMAS.

PHILOCTÈTE.

Etrangers, quel violent ceage
Vous a précipités sur cet affreux rivage ?
Ou plutôt, quel honneur vous amène à Lemnos ?
Vos seules présences adouci tous mes maux.

PIRRHUS.

Me plaindron-je du sort qui dans cette retraite
Me fait voir en vous seul Héracle & Philoctète ?

PHILOCTÈTE.

Que voyez-vous en moi, qu'un exemple odieux
De la rage des Grecs, & du courroux des Dieux ?
Mais je devrois peut-être épargner les Atides,
Et vous sachez l'honneur trop dû à ces perfides.

PIRRHUS.

Un outrage cruel me blesse autant que vous.
Périsse.

PHILOCTÈTE.

Mon cœur est plein d'un trop juste courroux ;
Avec quelle noirceur, pour assouvir leur rage,
Ulysse m'amena dans cette île sauvage !

Comment pour m'y laisser il surpris mon sommeil !

O jour épouvantable ! ô funeste réveil !
 Peignez-vous mes lueurs & ma douleur profonde ,

Quand je vis son vaisseau fendre le sein de l'onde :
 Des monstres à mes cris vinrent de toutes parts ;
 L'horreur de ces débris s'offrit à mes regards.
 Traînant avec douleur ma fatale blessure ,
 La terre pour mon lit , mes pleurs pour nourriture :

Sans espoir de secours parmi tant de tourmens ,
 Je fignai les mers de mes sanglans sermens.

Ma main pouvoit finir ma vie & ma misère ;
 Le desir de mourir fit place à la colère.

La soif de me venger m'embrasa nuit & jour ,
 J'espérai de sortir de cet affreux séjour :

Et la nécessité, source de l'indifférence ,
 Vint m'offrir les moyens de prolonger ma vie.

Lois des hommes cruels, injustes & sans foi ,
 Quelquefois mon déset eut des traits pour moi.

Des bienfaits n'avoient pu m'attacher les Atréides ,

Je les apprivoisai jusqu'aux monstres avides :

Mais de fréquens accès interrompant mes soins ,
 Mon bras ne pouvoit plus suffire à mes besoins :

Je serois chaque jour défailir la mesure ,
 J'allois m'enfermer dans ma caverne obscure ,

Et je la regardois comme un tombeau sacré ,

18 PHILOCTÈTE,

regardant Téphte.

Quand un cœur pour toujours digne d'être ad-
miré,

Avec une amitié qu'aucun foie n'embarrasse,
Est venu partager l'horreur de ma disgrâce.

S O P H I E.

O mon père, est-ce vous qui me remerciez
Du bonheur que je trouve à me voir à vos pieds ?
Et que ne puis-je, hélas ! aux dépres de ma vie,
Compter votre sort de jours dignes d'envie !

P I R R H U S à Philoctète.

Puisse les Dieux crus à vous voir d'un œil plus
doux !

Que de malheurs ensemble intéressent pour vous,
Pirrhus en soupirant s'écrie de cette île.

P H I L O C T È T E.

Vous, Pirrhus, vous, Seigneur, oui c'est le fils
d'Achille,

C'est le fils d'un aïeul que je vois à Lemnos ;
Mes yeux dans tous vos traits retrouvent ce Héros.

P I R R H U S.

Hélas ! Seigneur, de moi-même sur-le-champ dans mon
ame,

La mort me l'a ravi sous les murs de Pergame.
Patrocle & les Ajax, Dieux infortunés,
Comme lui par la guerre ont été moissonnés.

P H I L O C T È T E.

Est-ce donc la vertu que les Destins poursuivent ?
Achille est mort, grands Dieux ! de les Achides
vivent,

TRAGÉDIE. 19

Et le barbare Ulysse insulans à mes maux ,
 Jouit tranquillement du fruit de mes travaux.
 Depuis long-temps, sans doute, ils ont renversé
 Troie.

Chacun d'eux a revu ses foyers avec joie ;
 Et moi, depuis neuf ans victime de la mort,
 J'épouse dans l'exil les outrages du sort.
 Mais vous pavez, Seigneur, adoucir la furie,
 Et rendre à nos vœux notre heureuse patrie.

P I R R H U S.

Comment ?

S O P H I E.

En quelque lieu que vous portiez vos pas,
 Mon père peut de-là régner ses États.
 Vous le tireriez heureux du Philoctète.

P I R R H U S.

Madame, c'est Pirrhüs qui doit vous y conduire.
 Non, non, n'en doutez point, je vous vous les
 cours.

Quels titres lui sont-ils venus d'acquiescer ?
 Est-ce par son mérite, ou par son sang ?

P H I L O C T È T E.

Ciel ! je me meurs.

P I R R H U S.

Eh ! quelle horreur subite,
 Quel trouble s'est fait de votre tête insouffrante ?

20 PHILOCTÈTE,
PHILOCTÈTE.

Ah Dieux !

P I R R H U S.

Vous gémissiez, vous imploriez les Dieux,
Et de vives douleurs sont peints dans vos yeux.

S O P H I E.

Mon père... Ciel, reçois ma vie en sacrifice,
Et fais tomber sur moi son injuste supplice.

P H I L O C T È T E.

Pirrus, que mes tourmens ne vous rebtent pas.

P I R R H U S.

Votre malheur me touche & m'attache à vos pas.

P H I L O C T È T E.

Où, je puis... hâtons-nous d'atteindre le rivage.

Non... restons, le poison se déploie avec rage.

S O P H I E.

Ah ! Seigneur, vous voyez l'horreur de son des-
tin.

P H I L O C T È T E.

Dieux ! quel feu dévotant se gille dans mon
sein !

Pirrus, tranchez des jours si remplis d'amur-
sime !

Qu'un bucher allumé m'embrase & me consume.

S O P H I E.

O mon père, arrêtez...

Vireus se présentant pour l'aider à se conduire.
PHILOCTÈTE.
Que je puisse du moins
Partager avec vous vos douleurs & vos soins.

Fin du premier Acte.



ACTE II.
SCÈNE PREMIÈRE.
PIRRHUS.

A H Dieux ! sur qui se fort épuise la fureur !
Où l'ame d'un barbare en seroit attendue,
Quel exemple nous de la vive amitié !
Que d'objets de respect, de terreur, de pitié !
Une caverne obscure, en obscur la lumière
Que pour étalage on voit de la misère.
Un père dédaigné de tous ces devoirs,
Sa fille à ses genoux, sous ses yeux les malheurs,
Pour finir ses tourmens il demandoit des armes,
Elle prenoit ses mains qu'elle arrosoit de larmes.
O mon père, vivez de pour vous, & pour moi,
Ne m'abandonnez pas. Quel état pour un Roi !
Quel contraste, grands Dieux ! Dès la plus tendre
enfance
On étale à nos yeux la superbe opulence,
On écarte de nous jusqu'à l'ombre des murs,
On n'offre à nos regards que de riants tableaux,
Pour ne point nous déplaire, on nous cache à
nous-mêmes,
On ne nous entretient que de grandeurs super-
bes.

TRAGÉDIE. 23

On ajoute à nos noms des noms ambitieux ;
Autant que l'on le peut, on fait de nous des
Dieux.
Vikimes des flatteurs, malheureux que nous som-
mes,
Que ne nous apprend-on que les Rois font des
hommes.

SCÈNE II.

PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS, DÉMAS

IL vous attendra ici, dissimulez-encois,
Pour rendre à tout le camp ce précieux trésor,
Voyez de quel état de misère profonde,
Cachés à toujours, vous les tenez au monde.
Quel sort pour Philoctète, en arrivant au camp,
De se voir haïné, redouté, triomphant &c.

PIRRHUS.

Laisse là des discours dictés par l'artifice ;
À tes conseils trompeurs je reconnois Ulysse :
Je n'en ai que trop fait, de de justes remords
M'ouvrent enfin les yeux sur ces honteux ressorts.

DÉMAS.

Mais ce pége innocent qui nous rend notre proie,
Intéresse nos Dieux à la peste de Troie.

24 PHILOCTÈTE,

PIRRHUS.

Est-ce donc pour Pirrus un aussi deroir
De faire par un piège éclater leur pouvoir ?
Proposez-moi des Dieux qui soient grands, ma-
gnanimes,

Qui n'offrent à mes yeux que des traces sublimes,
Amis de la vertu, sincères, généreux ;
Pirrus veut sans songir pourrir penser comme
eux.

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PIRRHUS,
SOPHIE, PALMIRE,
DÉMAS.

PHILOCTÈTE.

J'ai recouvré, Seigneur, la force & le courage.
Allons.

PIRRHUS

A un air embarrassé.

Où donc, Seigneur ?

PHILOCTÈTE

Faisant quelques pas.

Je me rends au rivage.

PIRRHUS.

Arrêtez.

PHILOCTÈTE.

TRAGÉDIE. 25

PHILOCTÈTE.

Sans effort je puis m'y transporter.
 Quel obstacle vous gêne & vous fait hésiter ?

PIRRHUS à part.

Dieu ! que vais-je leur dire, ou que dois-je leur
 dire ?

O qu'une ame bien née est peu propre au malheur !
 En entrant au vaisseau, qui vont-ils rencontrer ?

SOPHIE.

Vous vous troublez, Seigneur, & semblez soupçon-
 ner.

C'est un père adoré que mon cœur vous confie.

PIRRHUS à part.

De mes déguisements que penseroit Sophie ?

PHILOCTÈTE.

Les malheurs dont vos yeux viennent d'être té-
 moins,

Vous font-ils repentir de vos généreux soins ?
 Vous êtes vertueux.

PIRRHUS.

Je crains de faire un crime.

PHILOCTÈTE.

Votre pitié pour nous n'est point illégitime.

Vous des infamies la vertu doit agir.

Et vous ne faites rien dont vous deviez rougir.

PIRRHUS.

Je redoute les noms destinés aux perfides, . . .

Sous les murs d'Ilion je vous mène aux Atrides.

B

26 PHILOCTÈTE,

PHILOCTÈTE.

Moi :

DÉMAS

Quel avis !

SOPHIE

Mon père ! O piège plein d'horreur !

PIRRHUS.

Par un moment, Seigneur, calmez votre fureur.

PHILOCTÈTE.

Moi, calmez mon courroux ! suis, jeune téméraire ;

Si tu me crains mon bras, respecte ma main :

A mes fins connus tu prends ma livree.

PIRRHUS.

Eh ce n'est plus qu'on voit : qu'ils peuvent espérer !

Hion n'est point pris, le siège dure encore :

Et le reste des Grecs que la guerre y dévore,

Au glaive des Troiens ne peut se dérober,

Hion toutefois fut prêt de succomber

Par la chute d'Ulixse que terrassa mon père ;

Mais lui-même bientôt ne vit plus la lumière :

Sa mort fut pour les Grecs le coup le plus sanglant.

Calculez les : frappés d'un orne et cadant,

Que dans tous leurs cadavres vaincus dans notre

assisee

Ils ne triompheroient que par votre présence.

Le Ciel leur en a fait une immuable loi :

Pour Ulixse ne dépend que de moi, & de moi.

TRAGÉDIE. 27

Instruit de leurs périls je me rends dans l'armée
 Soyez sensible aux cris de la Grèce alarmée.
 Ils vous conjurent tous, sur le point d'un combat,
 D'imposer votre injure au salut de l'État.
 Les Atreides sur-tout que leurs remords déchirent,
 Après votre retour à chaque instant soupirent,
 Et vont sur votre nom déposer tant d'honneurs,
 Qu'ils peuvent pour toujours réparer leurs of-
 fenses.

PHILOCTÈTE.

Les Dieux ont enfin les yeux sur l'innocence;
 Et me chargent du soin d'affliger leur vengeance;
 Ils peuvent être satisfaits de mes transports,
 Ne faites point sur moi d'inutiles efforts.
 Je n'ai point, Seigneur, au secours des Atreides,
 Et que n'ai-je point fait pour servir ces perfides?
 Je combatai pour eux six jours de leur suite,
 Je leur fis de ma main, non en vain, les fruits
 Vous voulez que pour prix d'une trame si noire,
 Bien faible les punis, je concoure à leur gloire,
 Que j'écrase un empire à leur ambition,
 Et qu'après cela leurs robes les portes d'Hon,
 Je les comble d'honneurs, de butin, de richesses,
 Dieux, exercez sur eux vos fureurs vengeresses,
 Que la peste de la mort s'embrasme à leurs pas,
 Que l'opprobre les suive au-delà du trépas.
 Vous me rendez, grands Dieux, l'athète de leur
 Egales, s'il se peut, leur supplice à ma haine.

Bij

28 PHILOCTÈTE.

Voilà tout ce que doit leur annoncer Pirrhus.

P I R R H U S.

Je ne fais point, Seigneur, me charger d'un refus ;

Mais sans vous expliquer par une vaine plainte,
Vous pouvez leur porter la plus sensible atteinte.
Venez pour de près de leur confusion ;
Venez voir à vos pieds traîner Agamemnon,
Et lui faire subir la punition
De ne devoir qu'à vous son honneur & sa vie.
Pouvez-vous mieux, Seigneur, flatter votre cour-

rouge ?
En quel est votre sort, si Pirrhus part sans vous ?
Voici donc le tombeau du héros Philoctète ;
Il est enseveli dans la sombre retraite ;
Et sans aucun espoir d'en rétrograder la fin,
Comme à son dépit sa vie et son destin.
Ah ! Seigneur, sans songer qui vous hait ou vous

honne,
Laissez parler l'honneur, & songez à vous-même,
A ces rochers muets dérobés votre sort.
De Guerrier doutez-vous le choix de la mort ?
Dans un champ, sur des murs qu'ébranla son
courage,
Parmi les cris de feu, le fer & le carnage,
Moussonnant des lauriers qui plusieurs nous ont
vu voir
Voilà le lit, Seigneur, où nous devons mourir.

PHILOCTÈTE.

Est-ce donc moi, grands Dieux, qui craignant
les alarmes,

Ai fui l'honneur qui fait les dangers & les armes ?
Les cruels m'ont traité comme un monstre odieux
Que la nature abhorre & cache à tout les yeux.

PIRRHUS.

Je veux croire, Seigneur, que votre plainte est
juste ;

Mais vous suivrez leurs lois sous un serment au-
guste ;

Ce serment, malgré vous, vous tient toujours lié.

PHILOCTÈTE.

Je le tiens ce serment, les Grecs l'ont oublié ;
L'équité, la raison, l'honneur le délayent ;
L'amitié le ferma, la haine le dénoue.

Eh quelle est cette guerre où l'on nous se croi-
t ?

Où vingt Rois à regret s'obligent à périr ?
Paral événement dont la cause est si vaine ?
Tout les Grecs d'grande ois s'entreindient Hé-
lène.

Honte éternelle aux Grecs de la redemander,
Et malheur aux Troyens de la vouloir garder.

Eh laissons la, Seigneur, cette guerre frivole,
Trop peu digne du sang des Guerriers qu'elle
immole ;

Par de plus beaux motifs animons nos exploits,
De leur faiblesse craignons d'habiller des Rois,

70 PHILOCTETE,

Retenus sous des murs qu'ils ne peuvent abattre,
PIRRHUS.

Et c'est devant ces Rois que Pirrus veut combattre.

Cette guerre m'enflamme, & m'enflammeroit moins,

Si je n'y voyois pas tant d'illustres témoins.
J'y combattrai par tout sur les exploits d'un père,
J'y verrai son tombeau que la Grèce révère ;
Témoins de mes combats, ses mânes généreux
Viendront me présenter ses exemples fameux ;
Et de ses fiers regards animant mon audace,
Mon père jugera si je remplis la place ;
Et si je n'entreprends tout ce qu'il sût oser,
Sa gloire inexorable est prête à m'accuser.

PHILOCTETE.

Pourquoi, si vous aimez si vivement la gloire ;
Du nom d'Agamemnon couvrir votre victoire ;
Osons nous préparer des triomphes plus beaux ;
Marchons contre Iliou sous nos propres drapeaux.
Abandonnons l'ingrat, un retour prompt
Va bientôt le couvrir d'une éternelle honte.
Mais nous, sans différer, rassemblons nos Soldats.

Mon Royaume, Seigneur, confine à vos Etats ;
Je ne refuse point de vous prendre pour guide ;
Dans nos assauts fameux vous serez mon Alcide.
Un siège de neuf ans affaiblit les Troyens ;
Ils ne soutiendront pas vos efforts & les roisens.

TRAGÉDIE. 31

Ce sont là de ces traits dont l'audace suprême
Atteint du premier pas à l'Héroïne même.
Partons : venez, Seigneurs, vous feux en trois
mois
Ce que pendant neuf ans n'ont pu faire vingt
Rois.

PIRRHUS.

Dans ce projet, Seigneur, od brûle tant d'audace,
Je trouve le Héron d'or vous tenez la place.
Du feu qui l'anima mon cœur se sent brûler.
Une sédition pour nous troublant...
Mais quelqu'un vient, renarquez.

SCÈNE IV.

DÉNAS

Paris informée t
Ces deux Rois de qui l'oubli s'est dissipé,
Vous de concert.



B ij

SCÈNE V.

ULISSE, DÉMAS.

DÉMAS.

Seigneur, Pirhus a tout perdu.

ULISSE.

Cachés sous ce rocher, nos Grecs l'ont entendu.

DÉMAS.

Ce noir complot, Seigneur, enfanté par le crime,
Aux regards de Pirhus paroît déjà sublime,
L'éclat de ces projets a de quel les ténées,
D'autant plus que leur bras pourroit l'exécuter.

ULISSE.

Ah ! s'ils osent s'unir pour perdre leur patrie,
Ils ne jouiront pas du fruit de leur furie.
Nos Grecs ont résolu d'en punir le dessein,
Et cent poignards sont prêts à leur percer le sein.
Si je n'eusse arrêté leurs fureurs homicides,
Ils vouloient sur le champ fonder sur deux perses.

L'implacable courroux se rendoit le plus fort :
Tout ne respire en eux que la rage & la mort.

DÉMAS.

Je redoute Pirhus, & mon cœur s'en délie.

U L I S S É E.

Aurois-je découvert ? . . .

D É M A S.

Il adore Sophie!

U L I S S É E.

Que m'apprends-tu, Démas ? Ah, quel nouvel écueil !

D É M A S.

L'amour est trop souvent l'ouvrage d'un coup d'œil.

Boillant, impétueux, Pirhus est dans un âge
Où son cœur au devant d'un si doux esclavage.

La Princesse le voit, brille de mille appas,

Pirhus en est ébloui, mais n'en donne pas,

Si zénon connaît, dès de sa première vue,

Vous savez à quel point son ame s'est emue,

Quand la Princesse en secret a paru devant lui.

Dieux ! combien Pirhus se fâche à son ennui !

Par quels capules vœux son âme impatiente

Annéantit le progrès de sa flamme naissante !

Quel plaisir il trouve à s'en laisser brûler !

U L I S S É E.

Que de sujets de craindre ! Ah, tu me fais trem-
bler.

Oui, je crains moins pour nous le saugueux Phi-
létus,

Que les gentilemens d'une amante inquiète,

Qui d'un père inflexible épousant les fureurs,

Pour captiver Pirhus, fera parler ses pleurs.

D v

34 PHILOCTETE,
La force qu'un Héros peut trouver dans ses armes,
Une amante toujours la trouve dans les larmes.
Voyons avec nos Grecs ce qu'on doit opposer
A ce fatal amour qui peut tout embraser.

Fin du second Acte.



ACTE III
SCÈNE PREMIÈRE.
ULISSE, DÉMAS.

U L I S S E tenant un papier.

Tout va périr, Démas, Pirhus & la patrie,
Philoctète & les Grecs outrés de sa furie.
Voyant qu'on veut, au camp ils veulent l'entraîner :
Tel est l'arrêt sanglant qu'ils viennent de signer.
Ils veulent, s'il résiste, éradiquer sa famille,
Et presser le couteau dans le sein de sa fille.
Ce spectacle effrayant précédera sa mort,
Et vengera du moins l'honneur de notre sort.

D É M A S.

Pirhus laissera-t-il immoler la Princesse ?

U L I S S E.

Je vais voir à quel point se flammant l'indignation.
S'il ose leur donner un sacrilège appui,
La colère des Grecs se répandra sur lui.
Si la Grèce périt, Pirhus en est la cause.
Qu'il subisse le sort auquel il nous expose.
Ciel ! que son repentir aille pour moi d'appas !
Mais comment le sauver, s'il ne m'a cru pas ?

Bvj

36. PHILOCTÈTE,
DÉMAS.

Aiguës peut lui servir sa vaine résistance ;
Qu'à détourner sur lui votre juste vengeance ?
Philoctète, Seigneur, ne peut vous échapper ;
Vos Grecs de toutes parts ont sa l'envelopper.

SCÈNE II.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

ULISSE.

IL faut partir, Seigneur, & rejoindre l'Armée
Par le feu, par le fer à demi consumée.
Pourquoi nous dérober à des dangers pieffans ?
Lemnos n'a que trop vu mes efforts impuissans.

PIRRHUS.

N'arrivons-nous, Seigneur, que pour faire re-
traire ?

Sur ces bords écartés laissez-vous Philoctète ?

ULISSE.

Hé comment l'emmenez-vous ne le voulez pas-

PIRRHUS.

Moi ?

ULISSE.

Vous.

PIRRHUS.

Quelle est l'erreur où vous jetez Démas ?

Je vous avois prédit que mon cœur ne feroit
Prendre mal aisément un autre caractère.
En voyant Philoctète en proie à ses malheurs,
Mon cœur n'est ouvert à toutes les douleurs:
Je n'ai pu sans pitié regarder son supplice:
Ce spectacle touchant attendroit Ulysse.

U L I S S E.

Je fais ce que je dois aux pleurs des malheureux:
Mais l'Etat a fait nous des devoirs plus rigoureux.
Vingt Rois nous ont commis l'injère de la Grèce:
Il faut fermer nos cœurs à tout ce qui le blesse.
La haine ni l'amour, le sang ni l'amitié,
Ni les cris douloureux de la tendre pitié,
Ne doivent l'emporter sur des devoirs supérieurs.
Un Ministre remplit l'office des Dieux mêmes,
Et loin de se livrer à ses émotions,
Il doit être comme eux exempt de passions.

P I R R H U S.

Vous nommez passion la pitié généreuse
Qui respecte & chérit la vertu malheureuse.

U L I S S E.

Je nomme passion, sans user de détour,
Une injuste pitié que fait naître l'amour.

P I R R H U S.

Quand j'aimez, Seigneur, l'amour n'est point
un crime.

U L I S S E.

Hé sans doute l'amour mérité notre estime,

38 PHILOCTÈTE,

Quand devant le cœur, loin de l'humilier,
 Aux règles du devoir l'amour fait le plier,
 Et ne l'envie point de son poison funeste,
 Il est sublime alors, la source en est céselle ;
 Et c'est de cet amour que les Dieux font heu-
 reux.

Mais, Seigneur, quand l'amour le bandeau sur
 les yeux,

Enchaîne le devoir aux pieds d'une maîtresse,
 A des cœurs généreux n'inspire que foiblesse,
 Tient sous un joug d'airain leur courage sou-
 mis,

Leur fait sacrifier gloire, patrie, amis,
 Et des droits les plus saints écarter le regard légi-
 time,

Alors, Seigneur, alors cet amour est un crime.

P I R R H U S.

Achille aime, Seigneur, servis-il moins l'Etat ?
 En a-t-il moins brillé d'un immortal écat ?
 Aux yeux de l'Univers sa gloire est affermie.

U L I S S E.

Il est vrai, votre père aime Déidamie ;
 Thémis pour l'attacher aux orbes du Destin,
 A sa fière valeur voulut joindre ce frein ;
 Mais s'agit qu'à ses yeux, j'eus fait triller des ar-
 mes,

Il dédaigna l'amour & ses vaines allarmes ;
 D'un pas impatient il courut aux combats,
 Quoiqu'il fût aisé d'y trouver le trépas ;

TRAGÉDIE. 39

Et vout, quoique certain d'y trouver la victoire,
Vous n'osez... Ah! Pirhus, vous n'aimez plus
la gloire.

P I R R H U S.

Sur d'injustes soupçons vous condamnez Pirhus

U L I S S E.

Pourquoi donc prodiguer des efforts superflus ?
Je connois Philoctète & sa honte farouche ;
Vous espérez en vain que la raison le touche.

P I R R H U S.

La colère est rapide & n'a que des transports ;
Je pourrai le sécher par de nouveaux efforts.

U L I S S E.

Je suis trop quel conseil vous donne Philoctète.

P I R R H U S.

Mais ces conseils, Seigneur, ma heste les rejette.
Je ne veux ni trahir Philoctète pour vout,
Ni rendre un piège aux Grecs pour servir son
coursouz.

U L I S S E.

Peut-il avec les Grecs entrer en concurrence ?
N'en faites-vous, hélas ! aucune différence ?
Quoi, Seigneur, vous plaignez un cruel citoyen,
Plus ennemi des Grecs que s'il étoit Troyen :
Et vout ne plaignez pas vos amis qui périssent,
Dans un camp resté nos soldats qui languissent,
Tremblans de votre absence, & dans le deuil
en plingés.

La retraite & la mort les tiennent assésés.
De mes concitoyens j'en ai de la sang qui arde
Je veux voutir, Seigneur, ad péir aux parais.

40 PHILOCTÈTE.

Si je ne puis sans vous prévoir leur malheur,
Je confondrai du moins mon sang avec le leur ;
Et tandis que Pirhus demeure ici tranquille,
J'irai, j'irai mourir sur le tombeau d'Achille.

PIRHUS.

Non, Seigneur, c'est à moi. . . .

ULISSE.

Le jour qu'il fut blessé,
Les Troyens, à l'envi, le voyant renversé,
Sur lui de toutes parts fondaient avec furie,
Se disputant entre eux le sens de la vie.
J'y courus, je lui fis un rempart de mon corps.
De ces fers assaillans j'aurais les efforts.
Prodigue de mon sang dans ce péril extrême,
D'un si noble fardeau je me chargeai moi-même.
Combattant d'une main, j'emportai ce héros.
Lorsqu'il vit ma douleur éclater en sanglots,
Cher ami, me dit-il, cache-moi tes alarmes,
Et laisse-moi mourir parmi le bruit des armes :
Parais fou, je suis libre, & je respire encor.
Tu m'épargne l'affront d'être si bas étendu,
Que mon fils à jamais en garde la mémoire,
Et te rende les soins que tu prends de ma gloire.
Ses vœux de père, ami, qu'il te serve de fils.
Voilà ses derniers vœux, les vœux vous remplis,
De frémir toujours j'affrontai la furie.
Vous, en m'abandonnant, vous leur livrez ma
Vie, & je suis son soutien :
Je lui serai l'honneur, & vous m'êtes le sien.

TRAGÉDIE. 41

P I R R H U S.

Ah ! Seigneur, je vous dois ce que vous dût mon
père,

A mes yeux deffillés vous rendez la lumière.
Hélas ! du tendre amour j'ignorois la fureur,
Pour la première fois il parloit à mon cœur :
D'un transport inconnu je n'ai pas été maître,
Par vos sages conseils déformais je vais l'être :
Je rendue à l'amour, je déteste ses feux

U L I S S E.

Retournez au vaisseau, c'est tout ce que je veux.

P I R R H U S.

Exeunt.

SCÈNE III.

ULISSE, PIRRHUS, SOPHIE ;
DÉMAS.

S O P H I E à Pirrhus.

Eclaircissez un soupçon qui me tue.

U L I S S E à Pirrhus.

Le temps presse, Seigneur, ôtez-nous de la vue.

P I R R H U S

Faisant un pas pour se retirer.

Un devoir important me force à vous quitter,
Madame.

42 PHILOCTÈTE,

S O P H I E *entrant.*

Non, Seigneur, vous devez m'écouter,
Un injuste refus flétrirait votre gloire,
Je vous imputerois la fraude la plus noire.

U L I S S È *à Pirrhus, bas.*

Songez au sort des Grecs commis à votre foi.

P I R R H U S *à Ulysse.*

Pour vous en assurer, demeurez près de moi.
La Princesse, Seigneur, ne connoît point Ulysse,
à Sophie.

Quel est donc ce soupçon qu'il faut qu'on éclair-
cisse ?

S O P H I E.

Près de cet antre affreux, mes yeux épouvantés
Ont vu d'indignes gens, de deux Soldats pottés.

Que veulent-ils, Seigneur ? est-ce nous qu'on
assiège ?

Mon père a-t-il encore à craindre un autre piège ?

P I R R H U S.

Madame, ce soupçon qui vient de vous affliger,
Philoctète sans moi pourroit le dissiper.

Sachez de lui le sort qu'il détermine à la Grèce,
Décidez là-dessus du piège qu'on lui dresse.

S O P H I E.

Ah ! Seigneur, votre cœur est noble & généreux,

Vous n'aurez point recours à des pièges honteux ;

Vous paroissiez touché du sort de Philoctète,

Mon cœur en reflantoit une douceur secrète,

Dans le creux d'un rocher ce Héros ignoré,

Ne peut-il y trouver un asile assuré ?

Tant de malheur, hélas ! empoisonnent sa vie,
 Faut-il que jusqu'au bout elle soit pour suivie ?
 Les monstres odieux qu'enferme ce défert,
 Sans trouble, sans effroi, s'y trouvant à couvert,
 Dans un calme profond habitent leurs tanières,
 Le tranquille sommeil y ferme leurs paupières,
 Avec eux confiné, mon père malheureux,
 Ne peut donc vivre en paix et respirer comme eux ?

P I R R H U S,

Engagez votre père à sacrifier la Grèce,
 Vous verrez nos fureurs se changer en tendresse.

S O P H I E.

La gloire d'un grand nom coûte cher aux Héros,
 Un affront à leurs yeux est le plus grand des
 maux.

Mon père pouvoit-il n'y pas être sensible ?
 Faut-il donc d'un mortel exiger l'impossible ?
 Peut-il dans un moment aimer son ennemi,
 Et calmer son courroux par le temps affermi ?
 Laissez-moi quelques jours pour adoucir son ame,
 Et vaincre pas degrés la haine qui l'enflamme.
 Par trop d'empressement lui serai-je penser
 Que son malheur enfin commence à me laisser ?
 Mon père est mon tréfor, ma joie & ma cour-
 ronne,

L'honneur de le servir m'est plus cher que le
 trône.

Plus il est malheureux, moins je veux ajout-
 er lui.

Lui laisser soupçonner que je souffre pour lui.

44 PHILOCTÈTE,

Je lui tiens lieu d'amis, de sujets, de famille ;
Hélas ! qui le plaindra, si ce n'est pas sa fille ?

U L I S S E.

Vous entendez, Seigneur, on demande du temps,
A peine pouvez-vous accorder des instans.
Quand la foudre à la main totes les Dieux nous
menacent,

Quand leurs vœux vengeurs sur nos têtes s'amal-
sent,

Quand l'effet de l'Oracle à peine est suspendu,
Pourriez-vous différer ? . . .

S O P H I E.

Ah ! mon père est perdu.

Je vois dans les fureurs de ce refus barbare,
Le spectacle d'horreur que Pirrus me prépare.

P I R R H U S.

Vous croyez que Pirrus . . .

S O P H I E.

Oui, cruel, je crois tout.

Mais calmez-vous mon père, en le poussant à
bout ?

Nos malheurs vous font-ils oublier qui nous som-
mes ?

Et n'est-il à vos yeux que le dernier des hommes ?

Hélas ! il fut jadis l'appui des malheureux !

L'univers respira par ses soins généreux :

Pour prix de ces bienfaits l'opprobre l'environne.

On a lit en lui la majesté du trône.

Manque-t-il à son sort quelque calamité ?

L'insulte, l'abandon, l'exil, la pauvreté . . .

Il souffre des tourmens dont s'échoue la nature :
 N'achetez point, Seigneur, de combler sa mesure,
 Laissez à ma douleur le temps de respirer,
 Mais si votre pitié n'ose me rassurer,
 Je vais en vous quittant le couvrir de mes larmes,
 Et mon sang s'offrir le premier à vos sermens.

P I R R H U S.

Vous, Madame, mourir ! Ah ! calmez votre effroi :
 Que vos périls plutôt puissent tomber sur moi.

U L I S S E à Pirrus.

Les Dieux, sans eux choûs, Seigneur, pour sauver la patrie :
 Vous la perdez, Seigneur, si vous suivez Sophie.

S O P H I E à Ulysse.

Vous étouffez en lui l'honneur & la pitié.

U L I S S E à Sophie.

Je fais revivre en lui la gloire & l'honneur.

S O P H I E à Ulysse.

Vos conseils de son cœur dégradent la noblesse.

U L I S S E à Pirrus.

Des conseils dangereux n'inspirent que faiblesse,
 Venez, domptez ainsi cet ennemi nouveau :
 Votre parti en pleurs vous attend au vaisseau.

26 PHILOCTÈTE,

SOPHIE à Pirrhus,

Mon père vous implore, on cherche à le surprendre,

Sans même lui laisser l'honneur de se défendre :

Les fers sont préparés pour enchaîner son bras,

Pirrus approuve-t-il des sentimens si bas ?

P I R R H U S.

De quel côté, grands Dieux, doit donc tourner
mon ame ?

regardant Sophie.

Seu discours sont pour moi comme des traits de
flamme :

Sa douleur toute entière a passé dans mon cœur ;

Ah ! l'amour est tel d'accord avec l'honneur.

Je cours où le péril

U L I S S E à Pirrus.

Ah ciel, qu'allez-vous faire ?

P I R R H U S.

à la voix d'Ulisse se retourne d'un air embarras-
sés.

à Sophie.

Je vais . . . Qui, tout pleurant . . . Courons à
votre père.



SCÈNE IV.
ULISSE, DÉMAS.

ULISSE.

TU crois par ton amour rendre leur sort meilleur ;
Non, non, tu vas te perdre, & combler leur malheur.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.
SCENE PREMIERE.
SOPHIE, PALMIRE.

S O P H I E.

Mon père a vu les Grecs qui vouloient le
surprendre,
Et n'a point vu Pélus qui venoit nous défendre.
Il épargne un péril à l'auteur de mes jours:
Les cruels l'enlevoient sans cet heureux secours.
Il m'adore, dit-il, Palmire, quel langage
Inconnu jusqu'ici dans cette île sauvage !
J'ai pâli, j'ai tougé, je n'osois l'écouter,
Et mon cœur malgré moi l'un laissoit enchanter.
Palmire, n'est-ce point ce qu'il fait pour mou
père.

Qui rend à mes regards la présence si chère !

P A L M I R E.

Eh ! que ne puis-je encor vous laisser ignorer
Le charme de vos yeux pour se faire adorer !
N'estimez qu'en tremblant ces brillans avantages.

S O P H I E.

J'ai gravé dans mon cœur vos maximes si sages.
Hélas ! ce beauté, ce charme souverain,
Dont le sexe s'honore, & qui le rend si vain ;

TRAGÉDIE. 42

Si la vertu n'en fait un ornement oïeille,
Est des Dieux irrités le don le plus funeste,

PALMIRE.

Sur le cœur de Péribus régne votre beauté,
Armez-vous contre lui d'une noble fierté.

SCÈNE II.

PHILOCTÈTE, SOPHIE,
PALMIRE.

PHILOCTÈTE.

Suis-je donc, Philoctète, à comble d'infamie ?
Je ne vis plus qu'au gré d'une voix ennemie,
N'ai-je pas vu les fers qui devoient m'enchaîner ?
Aux pieds d'Agamemnon l'on prétend m'entraî-
ner :

Moi qui vis devant moi trembler la terre entière,
Sans gloire d'Argonaïs, rampant dans la pou-
sière

Ma fille, il faut remplir le plus cher de mes
vœux,
Il faut sauver l'honneur d'un père malheureux.

SOPHIE.

Vos moindres vœux pour moi font un ordre su-
prême,

Je ferai tout pour vous, j'en jure par moi-même.

C

59 PHILOCTÈTE,

PHILOCTÈTE.

N'est-ce pas à tes yeux un crime plein d'honneur,
Que d'ôser préférer la vie à son honneur ?

SOPHIE.

Sans doute.

PHILOCTÈTE.

Prends ce fer que te présente un père.

SOPHIE.

Elle met ce poignard à sa ceinture.

Mon bras est prêt à tout, parlez, que faut-il
faire ?

PHILOCTÈTE.

Garde-tui bien sur-tout qu'une indigne piété
Ne me fasse rougir de ton peu d'amitié.
J'ai vécu comme Hercule, & veux mourir de
même ;
Son exemple à mes yeux est une loi suprême.
Point de cris, point de pleurs, point de honteux
soupirs ;
Si mon honneur t'est cher, respecte mon dessein.

SOPHIE.

Mon père.

PHILOCTÈTE.

Le poison, triste objet de ma crainte,
Peut dans ce jour encor me porter une atteinte ;
Les Grecs postroïens, saisis ce funeste moment,
Peut éterniser l'honneur de mon enlèvement.
S'ils osent à tes yeux tenter un si grand crime,
Qu'ils aient à leur retour dérober leur victime.

SOPHIE.

Eh comment ?

PHILOCTÈTE.

Ce qu'Hercule exigea de son fils,
Pour arracher un père aux douleurs, aux mépris,
Je l'exige de toi.

SOPHIE.

Ce fut un parricide.

Ah ! que m'osiez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Ce fils chéri d'Achille

Ne lui refusa point de si justes transports.

SOPHIE.

Moi qui voudrois pour vous affronter mille
morts,

Je n'aurai donc bravé la mer & ses abîmes,
Que pour livrer mon bras au plus affreux des
crimes ?

PHILOCTÈTE.

Ton père & ton serment s'en ont fait un devoir.

SOPHIE.

Non, Seigneur : mais ma vie est en votre pouvoir ;
Ah ! donnez-moi la mort par pitié, par colère,
Mais ne me forcez pas d'assassiner mon père.

PHILOCTÈTE.

O pitié trop cruelle ! aussi sans t'étonner,
Aux pieds d'Agamemnon tu me verrois traîner ?
Ah ! je vois trop enfin que ma fureur extrême
N'a dans mon désespoir d'autre appui que moi-
même.

Cij

52 PHILOCTÈTE,

Le temps fuit, hâtons-nous, avant que le venin
Assoupisse ma haine & défarine ma main :
Hâtons-nous de lancer ces flèches redoutables,
De carnage & de sang toujours insatiables,
Qui portent aux mortels d'inévitables coups.
Commençons par Pirrhus.

SOPHIE

courant après son père.

Seigneur, que faites-vous ?

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je ! quelle voix s'oppose à ma cor-
lière !

Eh quoi perfide encor, veux-tu trahir ton père ?

SOPHIE

d'un air embarrassé.

En épargnant Pirrhus, je veille sur vos jours :
Je vous ai conservé par son heureux secours.

PHILOCTÈTE.

Pirrhus a tout conduit, eh quelle autre puissance
Auroit de ses soldats enhardi l'insolence ?

PALMIRE.

C'est lui, Seigneur, c'est lui, dont l'invincible
bras

A loin de notre aspect précipité leurs pas.
Sur d'injustes soupçons votre cœur s'en défie.
Pourroit-il vous haïr ? il adore Sophie.

PHILOCTÈTE.

Il s'aime !

S O P H I E

Ses sermens font garans de ses feux.

P H I L O C T E T E.

Il t'aime ! . . . Quelque espoir se présente à mes yeux !

Je ne puis me cacher les vertus dont il brille :
Il n'est point de mortel plus digne de ma fille . . .
Eh qui peut mieux servir la troy juste fureur
Que les Chefs de la Grèce allument dans mon cœur !

Dis-lui que son amour est connu de ton père,
Et que même à ses feux je ne suis point contraire :
Mais si pour nous venger il ne se joint à moi,
Rejette avec horreur les offres de sa foi.

S O P H I E.

Je le jure à mon père.

P H I L O C T E T E.

Ah ! ma chère Sophie,

Je sens avec douleur que je te sacrifie.

S O P H I E.

Vous, Seigneur !

P H I L O C T E T E.

Tu quittas le trône & ses douceurs,
Pour venir avec moi partager des malheurs,
Tes soins compatissans, ta vertu secourable,
M'ont fait presque oublier que j'étois misérable.
Ta pitié pour moi doit toucher tout les Dieux :
Je n'oublierai jamais des loins si précieux.

Ciiij

54 PHILOCTÈTE,

Mais quand la gloire parle, & que l'honneur
murmure,

Je ne reconnois plus la voix de la nature.

Tu fais de quel opprobre on a couvert mon
front . . .

Parlez-moi des pleurs que m'arrache un af-
front ;

Ma fille, je ne puis en perdre la mémoire,

Je ne puis . . .

S O P H I E.

Croyez-vous que j'aime moins la gloire ?
Les pleurs que vous verriez me déchirent le cœur,
Et me font bien sentir de quel prix est l'honneur.
Vous voyant chaque jour dans notre solitude,
Mon cœur s'est fait du vôtre une profonde étu-
de ;

Et si le mien, Seigneur, ne peut vous égaler ;
Au moins il vous admire, & veut vous ressem-
bler.

J'ai partagé l'éclat dont a brillé mon père,

Je partage aujourd'hui l'affront qu'on lui veut
faire.

P H I L O C T È T E.

O ma fille ! ô mon sang ! juste Ciel, qu'il est doux
De revivre en des fils qui soient dignes de nous !
Je vois Irtbus, je vais rentrer dans notre asile :
Toi, prends soin d'éprouver le cœur du fils d'A-
chille.

SCÈNE III.

PIRRHUS, SOPHIE, PALMIRE.

PIRRHUS.

Madame, ces Soldats font enfin dispersés ;
 Ce n'est pas sans effort que je les ai chassés ;
 Peut-être en un moment reviendront-ils en foule.
 Prostrons pour partir du moment qui s'écoule ;
 Engagez votre père à remplir leurs souhaits ;
 Que le salut public soit un de vos bienfaits.
 A ce motif pressant qui doit séduire votre ame,
 Oserois-je ajouter l'incésant de ma flamme ?
 Mais non, Pirrus en vain brûle pour vos appas,
 Vous allumez un feu que vous ne sentez pas.

SOPHIE.

Est-ce aux vœux de Pirrus que mon cœur trop sé-
 vère,
 Que de lui suggérer les moyens de me plaire ?
 Mon père est informé de votre amour pour moi,
 Il consent qu'un hymen couronne votre foi ;
 Mais c'est dans ses États que les nœuds d'hym-
 née
 Doivent à votre sort unir ma destinée.

PIRRHUS.

Ah ! divine Princesse... eh pourquoi mêlez-vous
 La cruelle amertume avec des nœuds si doux ?

CIV

56 PHILOCTÈTE,

A quel sentiment vous êtes asservie,
Ces himen auroit fait le bonheur de ma vie.
Un camp est pour des Rois une superbe cour,
La gloire y serviroit de compagne à l'amour.

S O P H I E.

Pouvez-vous balancer, quand mon père s'expli-
que ?

En nous menant au camp, notre honte est publi-
que.

P I R R H U S.

Madame, les sermens que j'ai faits à Scyros,
Dois-je les oublier, quand je suis à Lemnos ?
Sous les drapeaux fameux Agamemnon m'ap-
pelle ;

J'ai promis, j'ai juré de venger sa querelle.

S O P H I E.

Quel abus du serment ! quel besoin de jurer
Et d'attester les Dieux pour vous deshonorer !

P I R R H U S.

Moi, me deshonorer !

S O P H I E.

Quand on peut être Alcide,
Il est honteux de prendre Agamemnon pour
guide.

L'Oracle vous soumet le dessein de vingt Rois
Pourquoi vous abaissez à recevoir leurs loix ?

P I R R H U S.

Mais la Grèce m'implore, & sans être parjure . . .

S O P H I E.

Vous craignez pour ses Chefs la moindre flétrif-
 sure,
 Leur intérêt pour vous est un puissant lien,
 Et le nôtre, Pirrus, vous le comptez pour rien.
 Mon père vous offroit ses Etats & sa fille ;
 Trop inutile ami qu'acquiesce la famille . . .
 Vos discours désormais ne peuvent imposer.
 De votre cœur encor vous pouvez disposer,
 Je rends à votre amour les sermens qui le lient,
 Cachez-moi pour toujours des feux qui m'humili-
 ent.

P I R R H U S.

Qu'est-ce donc que l'amour, dont l'inflexible
 orgueil
 Me fait gémir d'un geste, & frémir d'un coup
 d'œil ?

S O P H I E.

Plus grands dans nos déserts que vous sur votre
 trône,
 L'honneur nous tiendra lieu de sceptre & de cou-
 ronne.

Partez, laissez-nous seuls en ces sauvages lieux,
 La vertu pour témoin n'a besoin que des Dieux.

P I R R H U S.

Ce n'est qu'un faux honneur qui guide Philoctète.

S O P H I E.

En vain espérez-vous qu'il quitte la retraite ;
 Mon père vous a vu pour la dernière fois.

C v

58 PHILOCTETE,

P I R R H U S.

Mais la Grèce sur lui n'a point perdu ses droits.

S O P H I E.

Je vous entends, je fais ce que vos Grecs vont
faire.

Ma vie est attachée à celle de mon père,
Et ma main que l'Himen destinoit à Pirrus,
Va bientôt mettre un frein à leurs droits pré-
tendus.

P I R R H U S.

Que dites-vous ? quittez ce langage terrible.

S O P H I E.

Mon père m'a lié par un serment horrible,
La crainte d'un affront qui déchire son sein...

P I R R H U S.

Eh bien :

S O P H I E.

De ce poignard l'a fait armer ma main;

P I R R H U S.

Pourquoi :

S O P H I E.

Si vos Soldats s'avançoient pour le prendre,
Et pendant son sommeil tentoient de le surprén-
dre,
Pour prévenir sa honte & tromper leur fureur,
Il veut que ce poignard soit plongé dans son
cœur.

P I R R H U S.

Quoi ! Madame, vos mains deviendroient par-
tiques !

S O P H I E.

Que fais-je ! leurs fureurs me servoient de guides.

Pourrais-je voir mon père arraché de mes bras,
Devenir le jouet de vos cruels Soldats ?
Pour Philoctète & moi qu'est-ce donc que la vie ?
Dois-je le réserver aux traits de l'infamie ?
Un mortel sans honneur n'est plus qu'un monstre affreux,

Que tout autre homme abhorre, & qui craint
tous les yeux ;

Chaque regard l'insulte, & réveillant sa honte,
De son honneur perdu lui redemande compte ;
Lui fait baisser la vue, & semble l'avertir
De fuir dans le tombeau qui devoit l'engloutir.

P I R R H U S.

Non, vous n'effrayez point un destin si barbare,
Je m'offrirai pour vous au sort qu'on vous prépare ;

Non, vous ne verrez plus ces farouches Soldats,
Dussai-je mille fois affronter le trépas.

S O P H I E.

Ah ! si je trouve en vous une âme généreuse,
Je chérirai des vœux qui me rendront heureuse ;
Que je puisse devoir mon père à mon amant,
Élever à l'amour ce noble monument.
Voyez-vous sans gémir son sort, épouvantable ?
Étes-vous à l'abri du destin qui l'accable ?

Cvj

60 PHILOCTÈTE;

Si les hommes, hélas ! réfléchissoient sur eux ;
Ils répandroient des pleurs sur tous les malheureux.

Dieux ! je vois des Soldats, je cours près de mon père.

P I R R H U S.

Je saurai réprimer leur effort téméraire.

SCÈNE IV.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS,

Troupe de Soldats.

U L I S S E à Pirrhus.

U
Ne barque de camp arrive dans ces lieux
Les Troyens sont instruits de l'oracle des Dieux,
Ils ont su profiter du temps de votre absence,
Et la flamme à la main ils pressent leur vengeance.
Si par vous l'ennemi n'est bientôt devancé,
La flotte est embaïlée, & le camp est forcé.

P I R R H U S.

Ah Dieux !

U L I S S E.

Déjà, Seigneur, nos troupes avancées ;
Après un grand carnage, ont été repoussées ;
Le reste s'est sauvé dans nos retranchemens ;
Mais tout y rétentit d'affreux mugissemens.

TRAGÉDIE. 61

On y pleure blessés Ménélas, Dioméde,
Et le fils de Nestor, le brave Trafimède.

P I R R H U S.

Que de maux ! . . .

U L I S S E.

Les vainqueurs enflés de leurs succès,
Sur votre absence encor méditent des progrès.
Les cruels ont fouillé dans le tombeau d'Achille,
De son ombre sacrée ils ont souillé l'asile ;
Les restes de son corps, ces restes précieux,
Auxquels les Grecs rendoient des soins religieux,
Profanés maintenant, traités autour de Troie,
Des chiens & des vautours sont devenus la proie.

P I R R H U S.

O jour épouvantable !

U L I S S E.

Hélas ! si mes avis
Ce matin par Pirrhos avoient été suivis,
Les Grecs avant l'attaque auroient vu Philoçète ;
Vous auroiez prévenu leur sanglante défaite.

P I R R H U S.

Je ne puis soutenir vos regards, mes remords,
Partout, quittons, Seigneur, ces détestables
bords.
Non, non, sans me venger je ne saurois plus
vivre.

U L I S S E.

Mais Philoçète enfin est-il prêt à vous suivre ?

63 PHILOCTÈTE,

P I R R H U S.

De quel nom odieux venez-vous me frapper ?

U L I S S E.

Philoctète en effet cherchoit à vous tromper.

P I R R H U S.

Est-il donc sûr, Seigneur, qu'il nous soit néces-
saire ?

Ne pourrai-je sans lui venger l'affront d'un péte ?

U L I S S E.

Les Dieux ont déjà trop signalé leur courroux,

Le bras de la vengeance est étendu sur nous :

Dût celui de Pirhus s'épuiser en miracles,

Vaincra-t-il le Destin protecteur des Oracles ?

Il nous fait Philoctète, & l'on va l'enlever.

Ces Soldats

P I R R H U S.

Arrêtez, Dieux ! que vont-ils trouver ?

U L I S S E.

Eh quoi ! Pirhus encore ose-t-il le défendre ?

P I R R H U S.

Qu'aucun de ces Soldats n'avance pour le pren-
dre :

Il les attend armé des traits du désespoir,

Et la mort pour toujours va tromper votre espoir.

U L I S S E.

Dieux ! que décidez-vous de ma triste partie ?

TRAGÉDIE. 63

PIRRHUS.

Je hais autant que vous la noise barbare,
Daignez pour un moment suspendre encor vos
coups :
Si mes efforts sont vains, je m'abandonne à vous.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIRRHUS.

AH ! que jamais mon ame à tes transports
livrée .

De tes noires vapeurs ne se trouve enivrée,
Impitoyable colère, indomptable courroux,
Des fiers vains du cœur le plus cruel de tous !

SCÈNE II.

ULISSE, PIRRHUS, DÉMAS.

PIRRHUS.

N'En espérons plus rien en faveur de la Grèce.

ULISSE.

Il ne jouira pas du malheur qui nous presse.
Lisez, lisez l'Arrêt que nos Grecs ont dicté,
Et qui sans délai doit être exécuté.

PIRRHUS.

Il lit bas, & ensuite d'un air embarrassé.
Peut-être il le mérite ... & sa haine constante ...
Mais de tant de sœurs Sophie est innocente.

En livrant Philoctète aux horreurs du trépas,
Vous vengez la patrie & ne la sauvez pas.

U L I S S E.

C'est ce qui met le comble aux malheurs de la
Grèce;

Il exerce à son gré sa fureur vengeresse.
Les Dieux se sont rendus garans de son courroux;
En mouant loin du camp, il nous immole tous.
Le barbare le fait, ô haine épouvantable!
Le trépas à ce prix lui paroit délectable.
Mais avant que le mort nous ôie tout espoir,
Je veux tout essayer, Seigneur, je veux le voir.

P I R R H U S.

Vous, le voir, vous, Ulysse? effroyable entrevue!
Qu'osés-vous espérer de sa fatale vue?
Il ne sait point encore qu'Ulysse est à Lemnos;
Mais il vous croit toujours l'auteur de tous ses
maux.

U L I S S E.

Je veux le voir, Seigneur, que risquai-je? ma
vie.

Que je voudrois cent fois donner pour ma patrie.
Peut-être que mon sang calmera son courroux;
Laissez-moi, je vais seul me livrer à ses coups.
Daigne, sage Minerve, être ma conductrice:
Ce n'est qu'à tes bonstés que l'on connoit Ulysse.
Les vœux, quand tu le veux, s'échiffent sous ta
loi.
Les fères passions se taisent devant toi.

66 PHILOCTÈTE,

Fais goûter la raison à ce Guerrier farouche ;
Daigne pour le toucher lui parler par ma bouche ;
De son ame ébranlée amolir les ressorts.
Et que peuvent sans toi mes trop faibles efforts
Des Grecs prêts de périr écarter la tempête.

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, ULISSE,
PIRRHUS, SOPHIE,
PALMIRE, DÉMAS.

PHILOCTÈTE à Pirrus.

JE vous retrouve ici, Seigneur, qui vous ar-
rête ?
Les Grecs refusent-ils de partir avec vous ?
En vain vous espérez de fléchir mon courroux.
Me trompai-je ? A Lemnos l'auteur de tant d'al-
larmes !

à sa fille.

C'est lui-même, grands Dieux ! qu'on me rende
mes armes.

ULISSE

mettant son épée aux pieds de Philoctète.

Les voici.

PHILOCTÈTE.

Tu montas, mon courroux enflammé...

Le Philoctète emporté de fureur fait un mouvement pour valser l'épée. Pirrhous qui craint qu'il ne la plonge dans le cœur d'Ulysse, prend les mains de Philoctète & l'empêche de la lever.

PIRRHUS,

Contre un Guerrier, seigneur, soumis & désarmé.

PHILOCTÈTE à Pirrhous.

Si vous vous arrêtez à ces dehors perfides,
Vous connaissez bien peu l'esclave des Atrides.
Non, je ne reçois point leurs vœux intéressés.

Il adresse la parole à Ulysse.

C'est pour vous, Rois cruels, que vous vous abaissez.

Jusqu'à dans vos remords vous m'offensez encore.
Un trait du Ciel vengeur vous perça, vous devota :

Un oracle accablant vous a glacé d'effroi ;
Vous vous trouvez pressés entre les Dieux & moi.

Leur gloire éternelle éclate à votre vue ;
Voilà l'affreux objet dont votre ame est sinée.
Ainsi, barbares Grecs, je ne puis rien pour vous :

Vos prières ne font qu'irriter mon courroux.
à Ulysse.

Ote-toi de mes yeux, va trouver tes complices ;
Va, cours, sans différer, partager leurs supplices :

68 PHILOCTÈTE;

Songe dans les malheurs qui vont t'envelopper ;
Que s'ordonne les coups dont on doit te frapper.

ULISSE.

Frappa ; mais à moi seul bornez votre fureur,
Et ne l'étendez pas jusqu'à votre patrie.

PHILOCTÈTE.

Graces à mon exil, cruel, je n'en ai plus,
Les cris que j'ai poussés les a-t-elle entendus ?
Depuis neuf ans entiers que dure ma misère,
M'a-t-elle témoigné les bonis d'une mère ?
La vengeance des Dieux doit agir à mon choix,
Sur qui doit en tomber l'épouvantable poids ?
Les Troyens m'ont haï dans une guerre ouverte ;
Les Grecs que je servois ont conjuré ma perte.
Les Troyens m'ont blessé quand je les attaquois ;
Les Grecs m'ont dérasé quand je les défendois.
Quand je souffrois pour eux un horrible sup-
plice,

Ils ont joint contre moi la rage à l'artifice.
Du plus cruel affront les traîtres m'ont noirci ;
Perfidie, est-ce un Troyen qui m'a conduit ici ?

ULISSE.

Les Grecs n'ont point, Seigneur, flétri votre
mémoire :

Not Dieux, quoiqu'offensés, craignent-ils pour
leur gloire ?

Nous pouvons l'attaquer, mais non pas la ternir,
Nous déclarer contre eux, c'est déjà nous punir ;

Et loin de rien ôter à leurs honneurs sacrés,
 La honte du forfait retombe sur nous-mêmes.
 Aussi les Dieux, Seigneur, s'apaisent aisément,
 Ils n'ont point leur cœur d'un long ressen-
 timent.

Un simple repentir qu'anime la prière,
 Fait oublier l'outrage, & sécher la colère;
 Il assure au coupable un pardon généreux.
 En pardonnant, Seigneur, on est semblable aux
 Dieux.

P H I L O C T E T E.

Les Dieux sont-ils moins grands, quand leur
 juste vengeance
 fait contre des ingrats éclater leur puissance?
 Quand la foudre à la main leur furcur fait trem-
 bler?
 C'est à ces Dieux vengeurs que je veux res-
 sembler:

Je modèle sur eux le courroux qui me guide;
 J'attache à votre camp l'encens homicide.
 Aiguisez sous vos traits, préparez-vous, Troyens;
 Je venge vos malheurs, vous vengerez les miens.
 Je voue à vos fureurs les Grecs que je détecte.
 Dieux, épargnez Pirhus, & foudroyez le reste.

P I R H U S à Ulysse.

Eloignez-vous, Seigneur, je sémis d'écouter
 Des imprécations que je dois détecter.
 Il veut envelopper dans la même vengeance
 Tant de Grecs, tant de Rois dont il fait l'innoc-
 ence.

79 PHILOCTÈTE,

Voudrois-je être excepté d'un sort commun à
tous ?

Laiſſons ce cœur farouche en proie à ſon cour-
roux :

L'excès de ſes fureurs dégage ma promeſſe :
J'ai promis, pour ſauver, non pour perdre la
Grèce.

Il en coûte à mon cœur un ſacrifice affreux ;
Mais au ſalut public je dois mes premiers vœux.
Factons, & ſans gémiſſer ſous le joug d'un oracle,
Courons par nos exploits ſurmonter cet obſtacle.
La patrie & l'honneur ne font-ils pas des Dieux ?
Ceux-là parlent, Seigneur, & ſont grands à mes
yeux :

Leur voix eſt pour Pirrhus le plus ſûr des augu-
res,

Et ſuffit à ſon bras pour venger leurs injures.

PHILOCTÈTE.

Ces nobles ſentimens ſont dignes de Pirrhus.

Uliſſe va ſans moi les trouver ſuperflus.

ULISSE.

Vous vous plaignez toujours d'Agamemnon ;
d'Uliſſe :

Ils ſe plaindroient de vous avec plus de juſtice.

Que votre exil eût ſeulement été légitime ou non,

Les Dieux vous ont donné pour Chef Agamem-
non.

Qui peut vous aſſanchir de cette loi rigide,
Et que répondez-vous aux exemples d'Alcide ?

Vous avez sur les pas partagé les travaux ,
 Et vous ne doutez point qu'il ne fut un Héros.
 Vous vous le proposez comme un parfait modèle,
 Si vous nous retracez sa valeur immortelle ,
 Retrachez-nous aussi sa magnanimité.
 Par le tiran d'Argos haï, persécuté,
 Malgré les fiers transports de son ame irritée,
 Il reconnoit les Dieux dans la voix d'Évulde,
 Soumis, obéissant dans ses travaux divers,
 Aux ordres du tiran parcourant l'univers,
 Il brava l'enfer même, affronta le tonnerre,
 Et de son nom fameux fit retentir la caverne.
 Quiconque pour vertus n'offre que des exploits,
 Mais sans humanité, sans respect pour les loix,
 Il n'importe comment le vulgaire le nomme,
 Bien loin d'être un Héros, à peine est-il un homme.

PHILOCTÈTE.

Barbare . . .

ULISSE.

Faites trêve à d'inutiles cris,
 Vous osez conspirer contre votre pays.
 Quand un homme a formé ce projet parricide,
 On dévot aux tourmens ce citoyen perfide,
 Son opprobre s'attache aux flancs qui l'ont porté,
 Et la honte le suit dans la postérité.
 A ses concitoyens son nom est execrable,
 On recherche avec soin les traces du coupable,
 Rebut de l'univers, à soi-même odieux,
 Il vit sans aut, sans loix, sans amis & sans Dieux.

72 PHILOCTÈTE,

Son supplice aux mortels offre un exemple horri-
ble :

Le tombeau lui refuse un asile paisible,
Et la terre abandonne aux monstres dévorans
De son corps déchiré les restes expirans.
Ses mânes agités d'une éternelle rage,
En vain parmi les morts se cherchent un passage ;
L'enfer même, l'enfer se rend sourd à ses cris.
Si vous l'asiez, cruel, vengez-vous à ce prix.

S O P H I E,

Mon père, détournez cette horrible menace.

P H I L O C T È T E.

Les deux premiers vers à part, les trois autres haut.

Quel tableau le barbare oppose à mon audace !
Je ne puis sans frémir en retracer l'horreur.
Philoctète, est-ce à toi d'éprouver la terreur ?
Est-ce à la voix d'Ulysse à qui tu dois te rendre ?
Ah ! Dicu ! aurois-je dû m'exposer à l'entendre !

U L I S S E à *Pirhus.*

Partez : bientôt ici renvoyez des vaisseaux
Qui puissent à son gré transporter ce héros.
Maître du sort des Grecs, qu'il le soit de lui-
même.

Ne parlez point au camp de son courroux ex-
trême ;

Peut-être craindroit-on d'abréger son ennoi.
Suspendez tous nos Grecs, je resté près de lui.

PHILOCTÈTE.

Ulysse près de moi ! retire-toi, barbare,
Et qu'un rempart d'airain pour jamais nous sépare !

ULISSE.

Si votre cœur pour moi se peut être adouci,
Suivez les Grecs, Seigneur, & me laissez ici.

PHILOCTÈTE.

Par combien de ressorts le perfide m'assiège !
Fuyons, son repentir n'est encore qu'un piège.

Il fait quelques pas pour se retirer.
Tout jusqu'à son respect doit m'en être odieux !
Quel remords malgré moi me ramène à ses yeux !
Quel trouble son discours a jeté dans mon ame !
J'ai peine à retrouver le contour qui m'enflamme..
Que de vertus opposés me déchirent le cœur !..
Dieux, qui me terrâtes, laissez-moi ma fureur !..

ULISSE.

De larmes & de cris toujours infatigable,
Le Dieu seul des enfers se montre inexorable ;
Mais le Ciel sur nos cœurs si jaloux de régner,
Par la douceur, l'amour, aspire à les gagner.

SOPHIE.

Est-ce la voix d'Ulysse ou le Ciel qui me tou-
che ? ..

Mais le respect m'arrête & me ferme la bouche,
Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux vers vous.
Souffrez que votre fille embrasse vos genoux :
Mon père, c'est pour vous que respire Sophie.

D

Crois-tu que de ton cœur mon père se défie ?
Si long-temps éprouvé dans mon aveuglement,
De ton zèle pour moi je fais la pureté,
Eh pourquoi te contraindre & me cacher tes lar-
mes ?

Ah ! je ne t'ai déjà causé que trop d'allarmes.
Oublierois-je les maux que Sophie a soufferts ?
Je m'enfervellois dans ces affreux déforts,
J'étouffois sans pitié l'espoir de ma famille :
Mon courroux devenoit le bonheur de ma fille.
Reproches accablans que je ne puis souffrir !
Je dois, sans différer, pardonner ou mourir.

PIRRHUS.

Ah ! pardonnez, Seigneur, & rendez-lui son père.

PHILOCTÈTE.

Oui, je rends à Pirrhus une épouse si chère.
Par ses vertus, Seigneur, elle est digne de vous.

PIRRHUS.

Ah ! Seigneur, vous comblez mes souhaits les plus
doux.

PHILOCTÈTE.

Le Ciel m'ouvre les yeux sur la vertu d'Ulisse,
Et semble m'annoncer le fin de mon supplice.
En marchant sur ses pas au rivage Troyen,
Nous suivrons le grand homme & le vrai citoyen.

Fin du cinquième Acte.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Philote, Tragede*, & je crois qu'on en peut peutenestre l'impression. A Paris, ce 13 Novembre 1733.

GREBILLON.